

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 SEPTEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

IX

Les Billets Disparus

(Suite)

Le gentilhomme ne refusa point de reconnaître que, sans avoir eu l'intention de tuer Savenay, si celui-ci ne le remboursait pas de la somme qu'il avait escroquée, il s'était armé au hasard d'un revolver afin d'arriver à ce remboursement par la menace et par l'effroi.

Le revolver lui appartenait. Dans sa joie de rentrer en possession de l'argent qu'il croyait perdu, il l'avait oublié sur le bureau. Il s'en était si peu caché, expliqua-t-il au juge, que, dans la journée même, il avait écrit à ce propos à M. de Savenay, ignorant sa mort.

Mais cette lettre, au lieu d'être considérée comme une preuve d'innocence, l'accusait au contraire.

Ayant constaté cet oubli, et prévoyant que le revolver serait tôt ou tard reconnu pour lui appartenir, M. de Kérunion avait pris les devants et écrit cette lettre.

M. de Kérunion, du reste, se défendait mal, car il s'emportait à chaque phrase qui eût fini volontiers par des injures violentes à l'adresse du juge d'instruction, si celui-ci ne l'eût point rappelé au devoir par quelques paroles glacées.

Il y eut pourtant, en sa faveur, une déposition très importante. Ce fut Jordanet, lui-même, qui la fit. Il avait été confronté avec M. de Kérunion. Il le reconnut. Il se rappela fort bien que le gentilhomme campagnard s'était présenté dans les bureaux pour formuler auprès de M. de Savenay la même réclamation. Mais il se hâta d'ajouter :

— J'ai vu monsieur un peu plus tard, dans le courant de l'après-midi. . . .

M. de Kérunion avait alors manifesté quelque surprise.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur dit-il. Je ne vous ai vu que vers midi dans les bureaux. Le soir, lorsque je me suis de nouveau présenté, vous ne vous trouviez point là, ce me semble. . . .

— Excusez-moi, monsieur. J'étais là, mais vous ne pouviez me voir. . . .

Et se tournant vers le juge qui les confrontait, Jordanet se mit à raconter que vers cinq heures, alors qu'il était caché dans le cabinet de M. de Savenay, au moment où celui-ci venait de rentrer et où lui, Jordanet, allait se montrer, M. de Kérunion avait fait son apparition.

Jordanet assista à la scène de menaces.

M. de Kérunion était exaspéré. Savenay ayant fait mine de ne point vouloir s'exécuter, M. de Kérunion l'avait menacé de son revolver. Alors Savenay paya, et M. de Kérunion partit.

Cette disposition enlevait une grande importance à l'accusation qui posait sur l'irascible Breton. Cependant il fut maintenu sous les verrous. La justice n'avait pas sa conviction faite. Elle avait besoin de s'éclairer.

X

Pauvres Gens

Marguerite passait ses journées dans une torpeur, dans un anéantissement absolu, dans un silence si obstiné que son fils même avait peine à lui faire prononcer quelques mots. Elle recherchait la solitude, refusant sa porte.

Gérard était le seul qui pénétrât auprès d'elle. René avait été obligé de regagner son régiment. Il était parti désespéré, effrayé de l'avenir. Ah ! si Marguerite l'avait osé, elle se fût dérobée à ces entretiens.

Bien qu'elle l'adorât, alors que la présence du jeune homme, jadis, lui était si chère, maintenant cela lui pesait, elle en avait peur. Elle tremblait de lire dans ces yeux, brouillés et fatigués de larmes, quelque soupçon lointain, qui plus tard prendrait corps et deviendrait certitude. Ce serait le cauchemar de sa vie, désormais.

Et l'enfant, si loin de se douter de tant de terreur, l'enfant renouvelait et augmentait ces tortures en parlant à sa mère du mort disparu.

La vie était trop près de lui encore pour qu'il ne se rappelât point les multiples détails de son éducation, de ses plaisirs, et trop peu expérimenté pour pouvoir deviner les changements qui s'étaient faits dans cœur de Savenay, il voyait toujours son père l'aimant comme aux premiers temps de son enfance, le gâtant de surprises frivoles, de jouets coûteux, l'embrassant sous les yeux souriants de Marguerite.

Certes, cette vie de caresses, de tendresses paternelles, avait duré peu ; mais Marguerite, se sentant délaissée, veillait et entretenait dans l'âme du petit le respect et l'amour du chef de la famille.

Aujourd'hui que le père n'était plus, Gérard faisait revivre tout ce qui avait été cet homme, lequel, grâce aux mensonges de Marguerite, restait sans tache dans l'âme du fils.

— Pauvre père ! Te rappelles-tu, mère, lorsque, pendant l'été, nous demeurions à la campagne, et que lui, pour ses affaires, était obligé de retourner tous les matins à Paris ? Comme il était triste en partant ! On eût dit qu'il ne s'en allait pas pour quelques heures seulement, mais pour un long voyage ! Mais le soir, quelle joie dans ses yeux, lorsqu'il nous retrouvait ! Quand le train arrivait, te souviens-tu, au tournant de la ligne, avant d'entrer en gare, il y avait toujours une tête hors de la portière qui regardait vers nous du plus loin qu'elle pouvait, et un bras qui nous faisait signe ! C'était lui ! Quand le temps n'était pas sûr ou que mon père était pressé, nous revenions dans la victoria, moi entre vous deux. . . et vos bras m'entouraient. . . et vous vous penchiez derrière moi pour vous embrasser, ce qui me faisait rire. Et quand il faisait beau nous revenions à pied jusqu'au château tout le long de la route bordée de platanes. Je courais devant, derrière, ou dans les prés fauchés. . . mon père me rappelait et me disait : " Prends garde d'avoir trop chaud ! " Il me caressait et je repartais. C'était tous les jours ainsi, tous les jours. La vie était douce.

Elle devait écouter cela, Marguerite, ces regrets, ces tristesses. Elle ne pouvait dire à l'enfant :

" Ce temps heureux dont tu parles a duré quelques années à peine : cette vie si douce s'est vite changée en une existence solitaire où je fus abreuvée de tristesses et d'amertumes. Tes souvenirs sont vrais pourtant, car j'ai veillé à ce qu'il ne te restât que ceux-là ; ces autres, trop cruels, eussent broyé ton cœur trop faible pour souffrir. "

Mais Gérard, sans soupçon, demandait :

— N'est-ce pas, mère, que cette vie était bien heureuse ?

Elle baissait la tête, seulement, n'ayant pas le courage de répondre. Et Gérard, rêveur, plongé dans le passé :

— Puis, j'ai bien compris, et tu me le disais souvent, que mon pauvre père était préoccupé. Il n'était plus gai. Il semblait nous fuir, comme absorbé. Et quand je t'interrogeais : " Ton père travaille pour assurer ton avenir, me répondais-tu. " Ton père ne songe qu'à toi, qu'à moi. Il veut la fortune, autour de nous, toujours, pour assurer notre bonheur. " N'est-ce pas, mère ? c'est bien ce que tu me disais ?

— Oui, fit-elle, détournant la tête.

— Et le voici mort ! mort, avant que je n'aie pu lui prouver combien je l'aimais ! Comme on vieillit vite en quelques heures, si tu savais ! Depuis que mon pauvre père n'est plus, il me semble que je vois plus clair dans sa vie, dans ses soucis, dans ses travaux. Il peinait pour moi. Et moi, insouciant, je ne m'en apercevais pas ou cela me paraissait naturel, comme si j'avais droit à tant de labeur, à tant de fatigues !. . . Et à présent qu'il est mort, je sens devenir cent fois plus forte d'affection que j'avais pour lui, avec l'éternel et cuisant regret de ne plus pouvoir le lui dire et de ne pouvoir plus le lui prouver.

Il se tut. Il s'essuya les yeux. Il vint s'agenouiller auprès de Marguerite, qui, toujours le regard vers un but vague, indéfini, cherché partout où ne se trouvait pas son fils, se mit à lui caresser les cheveux, le front.

— Oh ! du moins, mère, je t'aimerai, toi, plus encore que par le passé. Je t'aimerai pour toi, comme toujours et plus même qu'aujourd'hui, et pour lui aussi, tu entends ? pour tous deux.

M. de Vandières était revenu.

Marguerite s'attendait à cette visite. Elle y était préparée. Cependant, quand elle vit entrer le colonel, elle faillit se trouver faible.

Gérard était présent à cette entrevue. Il avait appris l'intervention généreuse et l'envoi de ce million qui pouvait tout sauver, mais sans comprendre comment et pourquoi un étranger survenait si étrangement dans la débâcle.

Marguerite dut le présenter à Vandières, et celui-ci, dans un élan spontané de pitié, tendit les deux mains au fils de celle qu'il aimait.

Gérard répondit lentement, comme à regret, à l'offre de cette amitié. Toutefois, il dut remercier le colonel de ce que celui-ci avait voulu faire. Et il ajouta, un peu craintif, mais poussé par sa franchise :

— Je ne vous savais pas, mon colonel, l'ami de mon père, surtout l'ami si dévoué, car il faut être dévoué pour faire preuve d'une pareille générosité, d'un pareil détachement de tout intérêt. . . .

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.